

# LE FRONDEUR

UN AN (5) 50 C. BUREAU RUE DE LA SERRUERE 10

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

## LA CARTE FORCÉE



POURVU QU'ILS N'ACCEPTENT PAS GRAND DIEU!!!!!!

ABONNEMENT :

Un an . . . . fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . . fr. 1 00

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . . » 1 00

On traite à forfait.

## Moutarde après-souper.

Le *Journal de Liège* — défenseur obligé de toutes les médiocrités vaniteuses de la Doctrine — devait nécessairement devenir l'organe du Collège détraqué qui préside encore à nos destinées. Il a, d'ailleurs, de la famille dans la bande.

C'est donc le bon vieux gaga qui, de sa voix suave, a fait connaître aux populations — ahuries encore par l'attitude de notre Collège échevinal — la résolution prise par le dit Collège.

Voici en quels termes le bon vieux s'est exprimé :

« Les incidents qui se sont produits à la dernière séance du Conseil communal de Liège ont donné lieu à des bruits de toute nature. On nous assure que le Collège échevinal, voulant faire cesser toute ambiguïté dans la situation, est décidé à poser la question de confiance à la prochaine séance du Conseil. »

Les « bruits de toute nature » sont charmants.

Le *Journal* appelle « un bruit » cette clameur qui, d'un bout à l'autre de la cité, s'élève contre les siens !

C'est absolument comme si un monsieur, en présence duquel soixante-quinze musiciens auraient exécuté l'ouverture du *Tanhauser*, disait d'un air étonné :

« Mais il me semble que j'entends une douce musique, ici. »

Brave *Journal* va !

\* \* \*

Mais revenons au collège et à la grande résolution qu'il a prise — c'est-à-dire à la « question de confiance » qu'il se propose de poser à la prochaine séance du Conseil.

Cette bonne résolution arrive trop tard. C'est tout de suite, c'est immédiatement après que M. Hanssens a eu déclaré donner à son vote « la portée d'un vote de défiance contre le Collège » que la question de confiance devait être posée.

Aujourd'hui il est trop tard.

Quand on reçoit une giffe, on la rend de suite ou on la garde.

Mais la rendre plusieurs semaines plus tard, sous prétexte que l'on n'a pas bien compris, au moment où on la recevait, ce qu'une calotte signifie, c'est grotesque.

La résolution virile — mais beaucoup trop tardive — du Collège, c'est ce qu'à l'académie française on appelle de la moutarde après-souper, d'autant que le Collège compte bien, que, pendant les quinze jours écoulés, ses patrons auront trouvé un moyen de le sauver, tout comme le giffé, ajournant sa riposte à longue échéance, espère que les spectateurs empêcheront la bagarre.

\* \* \*

Les hommes politiques qui composent le Collège actuel sont décidément des braves à tous crins.

Un jour on leur offre le combat — en leur administrant des coups de cravache au visage. Seulement, ce jour-là, il faudrait lutter à armes égales — et le Collège risque d'être battu. Aussi, échevins et bourgmestre sourient d'un air aimable et empoignent les croquignoles en disant :

« Ce bon M. Hanssens, il a toujours le petit mot pour rire ! » Seulement, immédiatement ils mettent leurs amis en campagne et usent de toutes les influences dont ils disposent, pour essayer d'isoler leur principal adversaire, puis, quand ils sont en force et bien armés, quand ils croient n'avoir plus rien à craindre, ils prennent des airs fendants, et s'écrient avec l'allure d'un d'Artagnan ou d'un Comminge :

« Ah ça, mais il paraît que vous nous avez insulté l'autre jour ? Venez-y donc, aujourd'hui, si vous l'osez, on vous em... ! (1) »

CLAPETTE.

(1) S'adresser à M. Lequarré pour le reste.

L'importance des intérêts engagés dans la crise communale qui se dénouera lundi soir au Conseil communal, nous a décidé à publier MARDI PROCHAIN, un numéro spécial du *Frondeur*. Ce numéro que nous serons forcé de publier sans dessins, pour arriver en même temps que les journaux quotidiens, sera mis en vente mardi à 2 heures, et contiendra, outre plusieurs articles, un compte-rendu analytique sérieux et exact de la séance et un compte-rendu satirique.

## L'année des merveilles.

Il est des choses qui ont le privilège de vous mettre hors de vous. Or, jamais, je n'ai été tant hors de moi, ce qui est vraiment drôle. — Je suis émerveillé, ébloui, effrayé dirai-je.

Aussi promenez-vous seize heures dans Liège moderne, parcourez cette ville qui se métamorphose, et vous m'en direz des nouvelles.

C'est à n'y pas croire ! ce ne doit plus être Liège ici ! vrai non !!!

Où seraient ces rues souillées de houille, ces bicoques crevassées, ces urinoirs fantaisistes de jadis ??

On croirait plutôt qu'Athènes se relève ici sur les bords de la Meuse, on se prend à rêver... on s'attend à voir aux tournants des rues quelque soldat antique, quelque seigneur d'antan qui remorque un troupeau d'esclaves.

On s'était fait à l'idée que jamais la ville des Houberts et des Pierrouzes ne verrait s'élever un édifice digne d'être chanté par les poètes, une autre hutte d'Alkinoos que pourrait immortaliser un second Homère.

Et d'un coup le contraire arrive ! Voici un monument artistique près duquel la chute des anges n'est qu'une plaisanterie.

Je sais qu'il est audacieux de ma part de vouloir prendre la lyre. Mais comme il est bien possible que le second Homère ne sait pas encore né ou qu'il tette encore sa mère, j'ai cru bon d'inscrire la chose dans l'histoire, c'est-à-dire dans le *Frondeur*.

Robinet de la poésie, ouvrez-vous !!!!! Pissoir monumental du Pont-d'Avroy, avancez à l'ordre !

Il y a quelques jours, je le vis pour la première fois.

Le soleil empourprait l'Orient de ses derniers feux, ainsi que le prescrivent tous les littérateurs, les vitres du bien-retiro étincelaient comme des carpes... un ouvrier travaillait à la toiture.

Pendant cinq minutes je me suis cru en Orient. Oui ! c'était bien un minaret que j'avais là devant moi ! un minaret superbe de grâce et de sveltesse.

Cet homme c'était le muezzin...

A chaque instant il me semblait l'entendre annoncer aux croyants l'heure de la prière... il n'annonça rien du tout.

Le lendemain le ciel était gris, la poésie n'était plus !!

Le pissoir ressemblait fièrement à une lampe Davy gigantesque située juste assez près de l'aubetteaux journaux pour asphyxier tous les vendeurs présent et à venir.

L'idée de placer un orchestron dans le haut de l'édifice m'est poussée ce jour-là. Ce serait original et confortable, ce serait donner une impulsion nouvelle à l'art musical, ce serait confondre, harmoniser dans une symphonie générale tous les bruits possibles dans les établissements de ce genre.

Une autre idée... celle d'écrire un grand roman à sensation, convulsion et autres m'est venue en contemplant l'urinoir de la place du Théâtre.

On ne saurait mieux choisir son lieu pour faire un mauvais coup.

Le monument, construit d'après les plans du labyrinthe de Crète, semble attendre des assassins ou des empoisonneurs !

Oh ! lugubre !!! lugubre !!! cette lanterne rouge, éclairant les « pratiques » de taches sanglantes ! Horrible, ce bruit monotone, de l'eau qui dégoutte comme le sang. La bise hurlant, sifflant, beuglant dans les détours de l'édifice ! Horribles, ces grandes ombres tournant silencieuses dans cet urinoir ! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête de tout honnête homme.

Mais passons. Voici les jardins suspendus de Babylone — ce qui, en prose, désigne les immenses squares de la Place Verte.

Ah ! que c'est beau, grand Dieu !

Voyez ces marbres ! ces fontaines ! ces pelouses où l'œil se perd ! Voyez ce baobab entouré de treillis en fil de fer ! Voyez ces sentiers « remplis d'ivresse » ! — comme dans la chanson.

Sans doute les dieux nous envient ce séjour, les Nafades enragent tout noir ! Oh ! nous sommes donc heureux !

Heureux de posséder tant de belles choses ! Heureux d'avoir cette superbe statue : la Musique occupée à lutter contre les Zéphirs, au sommet du Théâtre royal. Statue d'un modèle si puissant, de formes si belles, d'un dessin si pur, qu'elle fait rêver à l'antique ! Un peu mince, direz-vous, la statue !

D'accord, mais la musique n'est pas la fécondité, ses mamelles sont de vrais œufs sur le plat, et le statuaire a voulu représenter la musique en général et non pas la musique d'allemand.

Tant que je suis à parler des statues, signalons un phénomène.

Le dompteur, relégué pendant quinze jours dans une espèce de hutte de Samoyèdes, a été surpris d'être replacé sur un vrai piédestal, qu'il a failli (ô le distrahit !!!) mettre un pantalon.

Mignon, en apprenant la chose, a eu soixante-dix attaques de nerfs. — On craint pour ses facultés mentales.

Entre temps Charlemagne pourrit ! pourrit ! pourrit !

Il est vrai qu'il n'a plus longtemps à le faire, le 15 mai il part pour Brazzaville (Afrique centrale) dans « un but humanitaire ». Il continuera à étendre un bras en équerre avec la poitrine comme s'il semait... la tempête.

On parle de mettre le Laocoon à sa place.

L'idée n'est pas mauvaise. — De deux maux, il faut choisir le moindre. — Témoin encore ce pompier, gardien fidèle du musée communal et qui eut bien mieux fait de s'enrayer (ce qui est un mal) que de se pâmer d'aise devant des tableaux.

On l'a retiré il y a quelque temps du musée. Il avait la barbe hérissée de glaçons, le corps raidi et tout bleu de froid. C'était un pompier novice, il avait eu la malencontreuse idée d'aller voir les toiles au premier.

Ah ! s'il s'était contenté de la vue de cette perle des perles, Hubert Goffin recevant la médaille de la Légion d'honneur ! S'il s'était vulgairement chauffé à l'entrée, comme l'ont fait tous les pompiers jusqu'à ce jour.

Voilà où mène le mépris de la tradition !

Lecteur, ce pompier-là me coupe la veine, il me restait tant de choses à vous dire ! Que ces quelques lignes vous suffisent ! Elevons nos âmes à une certaine hauteur et déclarons tous que la ville de Liège est la plus belle ville de la terre, mais qu'il faut à chaque instant désapprendre la sottise à ses pauvres habitants.

L. HILARÈS.

## A coups de Fronde

Sous le titre : « Nouvelles du monde, » un journal bruxellois publiait, il y a quelques jours, l'information suivante :

Deux diners auront lieu chez M. Frère-Orban, l'un le 13, l'autre le 20 de ce mois.

L'un de ces diners sera donné à l'occasion des fiançailles de M<sup>lle</sup> Marie Frère, petite fille du ministre des affaires étrangères et fille de M. Georges Frère, avec M. Ledent, qui était attaché au cabinet du ministre, il y a environ deux ans, et est aujourd'hui directeur du comptoir d'escompte à Liège.

M. Ledent est le fils du professeur du Conservatoire de Liège. Il est lui-même un professeur distingué.

La vérité m'oblige à ajouter que le lendemain ce journal a rectifié en remplaçant *professeur par musicien*, mais *directeur du comptoir d'escompte* reste. Serait-ce vrai ? Bienheureux Félix, comme il avance.

Après ça, s'il est un musicien si distingué, rien d'étonnant à ce qu'il sache si bien jouer du grand père.

## LE DESSOUS DES CARTES.

Il s'agit toujours, naturellement, de la fameuse crise communale.

Le public sait trop peu, beaucoup trop peu, ce qui se passe derrière les rideaux-annonces qui sont les journaux doctrinaires.

S'il le savait, ce bon public, il serait bien forcé de constater — malgré sa traditionnelle jobardise — que ce qui précède le moins les hommes chargés en ce moment de

débrouiller l'écheveau communal, c'est assurément l'intérêt pur et simple de la ville. Ce que l'on veut sauver avant tout, ce sont certaines personnalités compromises. Et notez qu'on cherche à les sauver, beaucoup moins encore dans un intérêt politique que dans un intérêt de boutique.

Je m'explique — et nettement.

Inutile de rappeler la mémorable séance au cours de laquelle le Collège, mis carrément en demeure de courir les risques d'un vote de défiance, fit ce que font, en Cour d'assises, les criminels qui jouent la folie. Le Collège, lui, affecta d'être idiot et parut ne rien comprendre à la discussion.

Seulement, le lendemain, toute la coterie Urbano-doctrinaire se mettait en campagne pour replâtrer le Collège vermoulu, sans compromettre les intérêts de la boutique.

Le Comité de l'Association libérale, appelé à la rescousse, émit charitablement l'avis — mûri d'avance — que la démission de M. Renier Malherbe seule, suffirait pour apaiser la crise.

Le Collège — à part bien entendu la victime — trouva la proposition charmante.

Mais, dira-t-on, pourquoi, alors que tout le Collège a été mis en cause, M. Renier Malherbe seul donnait-il sa démission ?

Ah voilà !

C'est que l'objectif principal de la coterie doctrinaire est, en ce moment (la chose est d'ailleurs assez visible), de faire arriver M. Magis au fauteuil de bourgmestre.

M. Magis, gendre de M. Trassenster, allié fidèle de la puissante famille du ministre soleil, est, en effet, l'homme qui conviendrait le mieux pour défendre, à la tête de la commune, les intérêts... de la coterie. Or, si le Collège actuel saute, M. Magis-Trassenster saute avec ses collègues et adieu le panache, tandis qu'au contraire, si l'on trouve une victime expiatoire à jeter en pâture aux tigres de l'opposition, M. Magis restera échevin jusqu'au jour, qui ne peut être éloigné, où, doucement, tranquillement, après une douce pression, M. Mottard se retirant de lui-même, M. Magis-Trassenster, le plus éminent des membres du Collège retapé, sera tout naturellement désigné pour succéder au mayeur actuel.

Quand on tient le pouvoir, il ne faut le lâcher qu'à la dernière extrémité, c'est la devise de la famille, — et l'on comprend parfaitement que, dans ces conditions, le comité de l'Association, dont le président et le secrétaire sont MM. de Rossius-Orban et Mestreit-Orban, neveux du grand homme, aient donné le conseil dont je parlais plus haut.

Seulement, l'indignation a été trop grande quand la *Meuse* a annoncé la démission du seul et unique M. Renier Malherbe.

On s'est dit — et on dit tout haut — que si chez M. Renier Malherbe l'échevin n'avait pas tenu toutes les promesses du conseiller, que si cet échevin étudiait beaucoup et agissait peu, il n'en fallait pas moins tenir compte de la situation difficile dans laquelle il s'est trouvé en arrivant au pouvoir, et de la succession embrouillée lui laissée par feu Ziane.

Or, ce serait précisément ce travailleur, maladroit peut-être, mais consciencieux, que l'on voudrait rendre seul responsable de l'incurie, de l'incapacité dont, selon l'expression de M. Hanssens, « on n'a que trop de preuves en examinant toutes les affaires communales. »

La colère que le ballon d'essai de la *Meuse* a provoquée, a paru dangereuse, même aux chefs de la coterie, et M. Renier Malherbe retirait hier, à quatre heures, une démission donnée le matin même à neuf heures.

Finalement, et après avoir consulté le grand patron lui-même, le Collège s'est décidé à risquer la bataille dans la séance extraordinaire de lundi prochain.

Nous verrons ce jour-là ce que les intrigues doctrinaires, collégiales et orbansques auront causé de défections dans l'opposition.

CLAPETTE.

## MAGNÉTISME

Grand succès, mercredi dernier, pour le professeur Léon, le digne émule des Donato et des Hanssen. Il est difficile, après ces expériences si concluantes, de douter encore. Que la cause de ce phénomène soit, aujourd'hui encore, inexplicable, soit, mais ce que l'on doit bien admettre c'est que l'effet est visible pour tous, incontestable.

M. Léon nous a montré des choses étonnantes. Sa puissance magnétique a pu notamment, s'exercer d'une façon toute spéciale, sur un étudiant, membre de la commission permanente, et partant trop connu pour que l'on puisse soupçonner une connivence quelconque entre ce sujet exceptionnel et M. Léon, lequel entre autres choses extraordinaires, lui a fait donner des soins maternels à un bébé — en bois — que, sous l'influence magnétique, l'étudiant croyait sincèrement avoir mis au monde.

Les expériences du professeur Léon auront au moins servi à démontrer, qu'en dépit de certains incidents bruyants dont il a été question dernièrement, de bons sujets encore naissent à l'Université — pour le magnétisme.

Le même excellent sujet étant magnétisé toujours, a fait, sur Chapuis une conférence — avec « arrogance sacerdotale » à la clef. La même expérience tentée sur un monsieur inconnu, n'a pu réussir, malgré les efforts répétés de M. Léon.

Le bruit courait dans la salle que le monsieur en question n'était autre que M. Flechet, représentant (?) de Liège.

Le sommeil instantané que le magnétiseur provoque chez ses sujets paraît merveilleux, mais on nous a révélé le truc employé par M. Léon, qui obtient ce résultat en mettant simplement dans sa poche un numéro du *Journal de Liège*, dont il communique, au moyen du fluide magnétique, le contenu aux personnes qu'il veut endormir.

Dans ces conditions, tout le monde comprendra que cette expérience n'offre rien d'extraordinaire.

## AU TÉLÉPHONE

Le hasard m'a fait me trouver seul, un des jours derniers, dans le bureau central du téléphone. Ce que j'ai entendu — et bien vaguement — n'est pas trop clair, mais je vais tout de même le répéter; peut-être les lecteurs du *Frondeur* seront-ils plus heureux que moi.

Comme je n'avais pas la liste des abonnés, je ne pourrais indiquer les personnes qui ont fait usage du téléphone ce jour-là, que par un numéro — et encore ne suis-je pas sûr de ne pas me tromper.

Je répète simplement ce que j'ai entendu. (1<sup>re</sup> communication). 33 à 27. — La nouvelle a produit une impression désastreuse. Nous avons vendu vingt-neuf tonnes de moins cette semaine. Je t'en prie, tiens bon : (chantant)

Si tu ne le fais pas pour toi,  
Fais-le au moins pour ta famille

(Fin de la communication.)

N<sup>o</sup> 117 à 18. — Président, j'ai vu Fayn. Non seulement Renier n'est pas d'avis de renouveler le contrat, mais il ne veut même pas racheter le matériel si on se décide pour la régie. Il aurait déclaré : je ne veux pas racheter leurs riquettes ! (Fin de la communication.)

18 à Hôtel-de-Ville (pas de numéro). Je suis d'avis, avec mes collègues, que seul M. Renier Malherbe doit donner sa démission. Le Collège peut parfaitement rester, mais l'échevin des travaux est impossible. Mon oncle est aussi de cet avis.

Communication de Bruxelles (système Van Rysselberghe) avec le numéro 18. — Si l'on crie trop parce que Malherbe s'en va seul, que tout le Collège donne sa démission. Mais tâchez de sauver Alfred, nous en aurons bientôt besoin. De mon côté, je m'arrangerai en conséquence.

23 à 90. — Mais il n'y a pas pour vous le moindre espoir de rentrer dans le Collège, mon cher. Vous vous êtes rendu impossible, avec vos perches !

Pour transmission conforme :  
CLAPETTE.

L'abondance des matières nous oblige à retarder la publication de plusieurs articles.  
Ces articles seront publiés dans le numéro spécial qui paraîtra mardi.

## La Guerre.

Quand j'entends prononcer ce mot : la guerre, il me vient un effarement comme si on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'autrophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ? Une ville chinoise nous fait envie : nous allons pour la prendre, massacrer cinquante mille Chinois et faire égorger dix mille

Français. Cette ville ne nous servira à rien. Il n'y a là qu'une question d'honneur national (singulier honneur !) qui nous pousse à prendre à une cité qui ne nous appartient pas, l'honneur national qui se trouve satisfait par le vol, par le vol d'une ville, et le sera davantage encore par la mort de cinquante mille Chinois et dix mille Français.

Et ceux qui vont périr là-bas sont des jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles. Leurs pères sont vieux et pauvres. Leurs mères qui, pendant vingt ans les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant de peine, avec tant d'argent, avec tant d'amour, est tombé dans un bois de roseaux la poitrine crevée par les balles. Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie ? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi ? Parce qu'il existe au fond de l'Asie une ville qui s'appelle Bactin ; et parce qu'un ministre qui ne la connaît pas s'est amusé à la prendre aux Chinois.

La guerre !... se battre !... tuer !... massacrer des hommes !... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où est parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille, et sans casier judiciaire.

M. Jules Grévy fait grâce avec obstination aux assassins les plus abominables, aux coupeurs de femmes en morceaux, aux parricides, aux étrangleurs d'enfants. Et voici que M. Jules Ferry, pour un caprice diplomatique dont s'étonne la nation, dont s'étonnent les députés, va condamner à mort, d'un cœur léger, quelques milliers de braves garçons.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple entier ne se lève pas contre les gouvernements. Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la Société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah ! Nous vivrons encore pendant des siècles sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité ?

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante ; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

Ah ! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre ?

Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu, voici deux ans, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici : « La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments, l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche en un mot de tomber dans le plus hideux matérialisme ! »

Ainsi se réunir en troupeau de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ne rien étudier, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée, mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champs, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, contre l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie. Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler, à chercher ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères. Ils vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience, de travail et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affilés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur.

Nous avons vu tuer des chiens enchaînés devant la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête, brûler les habitations de misérables gens qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs en poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette, Pascal, n'a-t-il pas plus fait pour l'homme par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons que l'inventeur des fortifications modernes, Vauban ?

Que nous reste-t-il de la Grèce ? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit ?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme ?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée ?

Est-ce que Napoléon I<sup>er</sup> a continué le grand mouvement intellectuel commencé à la fin du dernier siècle par les philosophes révolutionnaires ?

J'ai lu un livre superbe et terrible de l'écrivain belge Camille Lemonnier, et intitulé « Les Charniers. » Le lendemain de Sedan, ce romancier parti avec un ami et visita à pied cette partie de la tuerie, la région des derniers champs de bataille. Il marcha dans les fanges humaines, glissa sur les cervelles répandues, vagabonda dans les pourritures et les infections pendant des jours entiers et des lieues entières. Il ramassa dans la boue et le sang « ces petits carrés de papier chiffonnés et salis, lettres d'amis, lettres de mères, lettres de fiancées, lettres de grands parents. »

Voici, entre mille, une des choses qu'il vit. Je ne peux citer que par courts fragments ce morceau que je voudrais donner en entier.

« L'église de Givonne était pleine de blessés. Sur le seuil, mêlée à la boue, de la paille piétinée faisait un amas qui fermentait.

« Au moment où nous allions entrer, des infirmiers, le tablier gris maculé de placards rouges, balayaient par la porte d'entrée une sorte de mare fétide comme celle où clapote le sabot des bouchers dans les abattoirs.

« ... L'hôpital râlait... Des blessés étaient attachés à leur grabat par des cordes. S'ils bougeaient, des hommes les tenaient aux épaules pour les empêcher de se mouvoir. Et quelquefois une tête blême se dressait à demi au-dessus de la paille et regardait avec des yeux de supplicé l'opération du voisin.

« On entendait des malheureux crier en se tordant, quand le chirurgien approchait, et il cherchait à se mettre debout pour se sauver.

« Sous la scie, ils criaient encore, d'une voix sans nom, creuse et rauque, comme des écorchés : « Non, je ne veux pas, non, laissez-moi... » Ce fut le tour d'un zouave qui avait les deux jambes emportées.

« — Faites excuse, à compagnie, dit-il, on m'a ôté les culottes.

« Il avait gardé sa veste, et ses jambes étaient emmaillottées, vers le bas, dans des lambeaux où suintaient le sang.

« Le médecin se mit à enlever ces lambeaux, mais ils collaient l'un à l'autre, et le dernier adhérait à la chair vive. On versa de l'eau chaude sur le grossier bandage, et à mesure qu'on versait l'eau, le chirurgien détachait les loques.

« — Qui t'a amidonné comme ça, mon vieux ? demandait le chirurgien.

« — C'est le camarade Fiolet, major. — Ouf, ça me tire jusque dans les cheveux — Il avait eu le... emporté et moi les jambes. Et je lui dis :

« La scie, étroite et longue, laissait des gouttelettes à chacune des dents.

« Il y eut un mouvement dans le groupe. On déposait à terre un tronçon.

« — Encore une seconde, mon brave, dit le chirurgien.

« Je passai ma tête dans le créneau des épaules et je regardai le zouave.

« — Allez vite, major, disait-il ; je sens que je vais battre la breloque.

« Il mordait sa moustache, blanc comme un mort et les yeux hors la tête. Il tenait lui-même à deux mains sa jambe, et hurlait par moments d'une voix grelottante un « hou ! » qui vous faisait sentir la scie dans votre propre dos.

« — C'est fini, mon vieux loup ! dit le chirurgien en abattant le second moignon.

« — Bonsoir ! dit le zouave.

« Et il s'évanouit. »

MAUFRIGNEUSE.

## Théâtre Royal.

Je commence par déclarer que j'ai un

déplorable caractère. Je crois d'ailleurs la chose assez connue, mais il n'est pas mauvais d'y revenir de temps en temps — ça tient de la place d'ailleurs.

Donc, ce détestable caractère me force à croire qu'il ne suffit pas qu'un artiste quelconque se fasse payer cent sous chaque fois qu'elle donne l'air à une triple croche, pour que cette artiste ait nécessairement droit à notre admiration la plus applatie.

Ce sentiment me donne le courage de déclarer bien franchement que je trouve passablement exagérés les éloges dythyrambiques prodigués par la presse dite sérieuse — probablement parce qu'elle dit sérieusement les plus formidables énormités à M<sup>me</sup> Albani.

Certes, M<sup>me</sup> Albani, n'est point une chanteuse légère de pacotille, et si elle consentait à remplacer M<sup>lle</sup> Gerazier, le désespoir ne me pousserait pas au suicide ; mais ce n'est point non plus l'artiste étourdissante, merveilleuse, délirante que s'attendaient à voir et à entendre les infortunés qui s'étaient fait hommage d'un fauteuil de 12 francs. Comme comédienne, M<sup>me</sup> Albani, est maniérée au possible. Une Gilda vivante, une femme « pour de bon » — comme disent les enfants — ne pourrait faire ces jolies moues, sans risquer de se faire traiter de petite prétentieuse.

Comme cantatrice, M<sup>me</sup> Albani est une flûte, une flûte merveilleuse, une flûte enchantée, si l'on veut, mais une flûte. Elle n'est pas évidemment empoignante. De plus, il lui est arrivé d'ajouter à son rôle quelques trilles de son cru, lesquels étaient aussi déplacés que le Collège actuel à la tête du Conseil.

Certes, si M<sup>me</sup> Albani faisait elle-même un opéra, on serait heureux d'entendre sa musique, mais quand on se rend au Théâtre pour entendre du Verdi, c'est du Verdi que l'artiste doit chanter.

Je ne me dissimule pas que cette opinion franchement exprimée, me fera considérer comme le dernier des crétiens par les bons bourgeois qui se pâment en écoutant la « grande artiste » exécuter sa gymnastique vocale, mais au moins je suis soulagé.

Mardi, nous avons eu *Haydée ou le Secret*. Puisqu'il y a un secret dans l'affaire, nous ne dirons rien — ce qui sera beaucoup plus facile et, surtout, très indulgent.

Une petite réclamation pour finir. C'est au nom de quelques abonnés, amis des lumières, que je parle.

Voici la chose. On se demande pourquoi on se borne à allumer, pendant les entr'actes, un seul des trois lustres du foyer.

Cette lumière insuffisante donne à la salle un aspect un peu lugubre.

Les frais, je pense, ne seraient pas énormes, si l'on faisait droit à cette réclamation.

On me dira que l'on agit ainsi par économie, mais cette économie ressemble trop à une économie de bouts de chandelles pour qu'on y tienne beaucoup.

À propos, donnera-t-on oui ou non, le bal masqué au foyer après la représentation, le soir de la Mi-Carême. Je vote oui. Si M. Gally vote comme moi l'affaire est faite. C.

## DERNIÈRE HEURE.

Le Collège a enfin compris qu'il était temps d'entrer sérieusement dans l'ère des réformes.

Une vraie transformation s'accomplit.

Allez au carrefour d'Avroy. De grands changements sont faits. La borne-poste a été mise au lieu de l'ancien urinoir. Le nouvel urinoir à la place du kiosque aux journaux et le kiosque à l'autre côté du boulevard.

On espère que ces importantes réformes apaiseront l'opposition et que le Collège résistera lundi.

On pourra se contenter d'une légère modification, une sorte de déplacement de bornes comme au carrefour des Houbinnettes.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

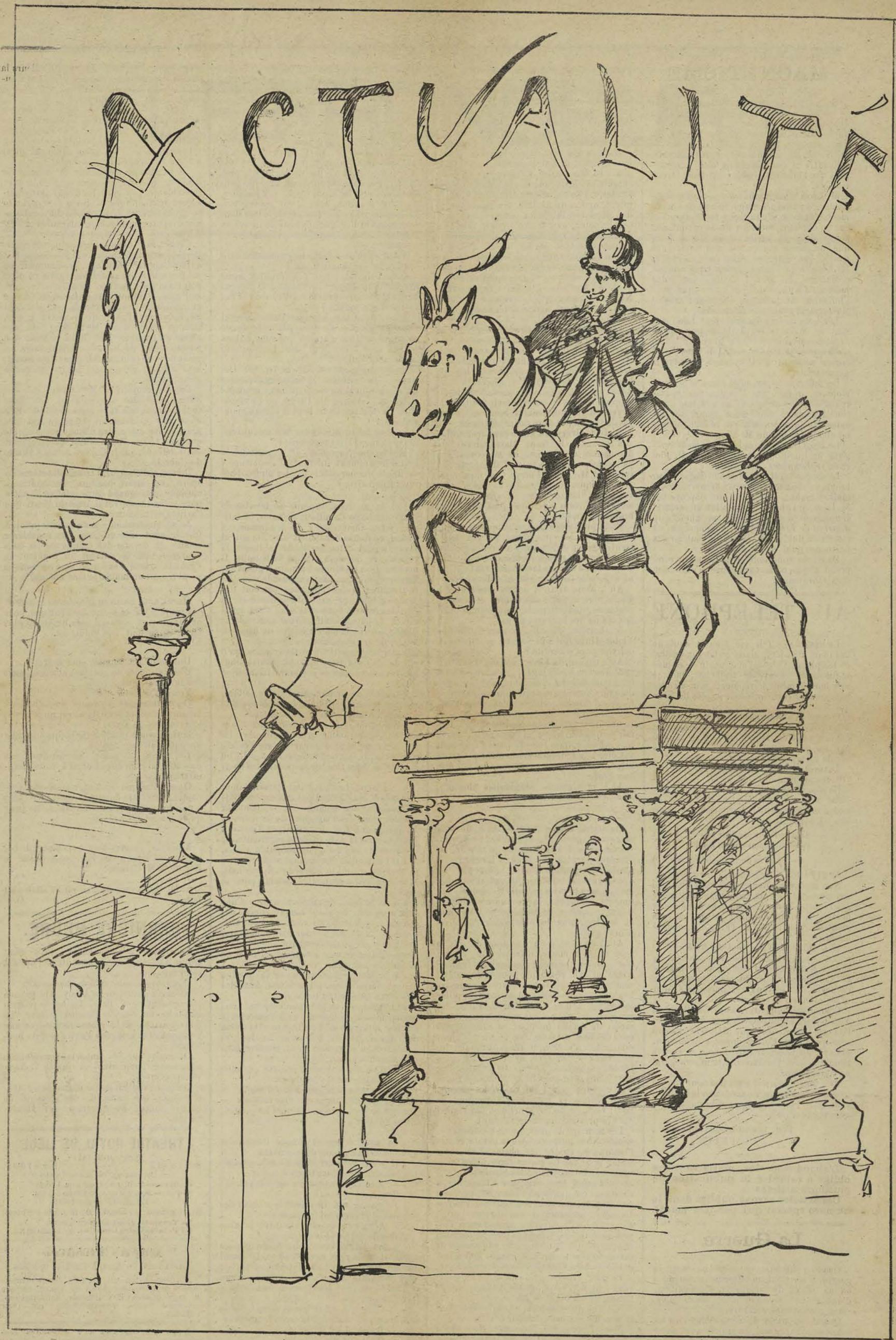
Directeur M. GALLY. — Rid. à 7 00 h.  
Bur. à 6 12 h. — Dimanche 16 mars 1884  
Guillaume Tell, grand opéra en 4 actes  
Si j'étais Roi, opéra comique en 3 actes.  
Lundi 17 mars 1884  
Représentation au bénéfice de M. Conte 1<sup>re</sup> basse.  
La Traviata, grand opéra en 4 actes.  
La Princesse des Canaries, op. bouffe en 3 a.

## Eden - Théâtre

Dimanche, 16 mars, à 8 heures précises  
A la demande générale, dernière séance extraordinaire de magnétisme animal ou hypnotisme par M. le professeur LÉON. Illusions, hallucinations, catalepsie, extase, somnambulisme, etc. (Voir l'affiche).

AVIS IMPORTANT aux personnes économes. — La grande maison de parapluies, 48, rue Léopold, met en vente des parapluies véritables anglais, légèrement défruits, en bonne soie croisée, monture paragon, manche élégant, au prix incroyable de fr. 7-50, des parapluies valant en moyenne de 12-50 à 15 francs.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.



Qui aurait cru cela le Conservatoire tout neuf tombe avant mon vieux  
pedestal vermoulu. Décidément la Belgique ne change pas; c'est ce qui est le  
plus mal fichu qui dure le plus longtemps.